



Photo Excelsior

Le comte Jules Karolyi, premier ministre de Hongrie.

Sur la terre, nous ne connaissons l'unanimité d'un peuple, qu'au cœur même de l'Europe, tout près de nous, sur les bords chantants du beau Danube bleu, dans Budapest la Magnifique.

La première fois que j'y vins, c'était l'anniversaire du traité de Trianon. Devant moi, les amis de la langue française qui pullulent là-bas, soulevèrent le revers de leur veston : à tous ces revers était épinglée, tragique, la médaille du martyre de la nation crucifiée. Sur toutes, on lisait *Trianon*.

Puis le silence se fit autour de nous : croyants et incrédules priaient pour que les deux millions de Hongrois fussent, à nouveau, réunis un jour, au sein de la Mère Patrie. Le Parlement était réuni. Les municipalités étaient réunies. En cette seconde, il n'y avait vraiment qu'une âme, une seule, planant sur la grande plaine de Hongrie.

#### DANS BUDAPEST, LA DÉSOLÉE MAGNIFIQUE

La lancinante plainte d'une nation millénaire s'exhale tout au long de l'hiver de la plus majestueuse des capitales de l'Europe. En été, les bains joyeux où cent mille nageurs dignes du championnat du monde noient leurs soucis sous des plongeurs de fantaisie, les roses de Gül Baba, les frontons lumineux du Var et les chants d'oiseaux du Mont Saint-Gérard aux sources miraculeuses voilent habilement la mélancolie des âmes. On ne s'est pas, en vain, érigé sur une terre aux jaillissements thermaux innombrables et variés. Etre capitale monumentale et cité balnéaire à la fois, voilà de quoi faire rêver Paris désert aux heures de ravalement humain. C'est pourtant le cas de Budapest, égale à Stockholm, par la majesté de ses aspects, la grandeur de ses perspectives, l'éclat de ses monuments, la largeur de ses avenues, la beauté incomparable de son fleuve bague de trois ponts suspendus qui furent les premiers de l'Europe.

Quand le printemps chante dans les frondaisons de Saint-Gérard ou de l'île Marguerite ; quand les grands steamers blancs, dignes des mers intérieures emportent leurs grappes de joyeux touristes, sexes mêlés ; quand les éclats de rire des belles baigneuses de la piscine irisée, aux vagues artificielles, traversent les murs monumentaux du Szent Gellat, on peut croire à la joie pure d'une race saine.

Mais les frimas sont venus. Le rude hiver est là qui oblige aux chauffages onéreux, aux nourritures caloriques, aux travaux pénibles de la morte-saison. Alors les figures s'allongent, les silhouettes s'amaigrissent, on ne trouve plus un seul visage joyeux.

Du Corso charmeur au Parlement colossal, il n'y a plus rien que le fantôme fuyant d'un passant soucieux, ou l'ombre étique d'un taxi inconfortable. D'immenses votes tracés pour des armées, ne reçoivent plus qu'une escouade ; et les luxueux autobus transportent à peine une demi-douzaine de femmes bottées pour la neige. Après Paris la fiévreuse, c'est Budapest la déprimée. Et pourtant, quelle mâle fierté dans les regards des Hongrois, quelle farouche indépendance dans l'attitude du peuple. « On ne vous demande rien », semble dire le passant malheureux, et j'hésite ici à proposer de bons offices que j'offrirais volontiers ailleurs.

Ne blessez jamais un cœur de Hongrois : il pardonne mal.

#### EN QUÊTE DE LA VÉRITÉ

J'ai donc, suivant la règle de ma vie nomade, quêté la vérité tout au long des rues où je sais me perdre. Les cafés étaient mornes, les bars déserts, les

# AU PAYS DE SAINT ÉTIENNE

## « Heureux comme Dieu en France », rêve de Hongrie

M. José Germain est un de ces Français qui, au lendemain de la guerre, se sont donné l'Europe entière, nouant dans chaque pays des amitiés, que chaque année enrichissait. A cœur de ses auditeurs un peu de nostalgie. La nostalgie de ceux qui, ayant connu la France à elle comme à une patrie d'élection. BRAVO, fidèle à sa formule, et soucieux de lui à M. José Germain de réserver à ses lecteurs les impressions qu'il rapporte de ses voyages donne l'écho de ce que pense de la France une nation qui fait remonter ses malheurs à poser. En toute impartialité, nous donnerons ultérieurement dans ces pages les ses

restaurants sous-consommants, les boîtes sans joie, les cinés privés d'enthousiasme, les théâtres sans atmosphère.

Qu'on boive, qu'on mange, qu'on chante ou qu'on écoute, chacun semble calculer la balance de son budget du jour et frissonner d'angoisse devant l'équilibre instable de demain. Aucune ville au monde n'a mieux photographié l'anxiété des peuples, dans l'heure que nous vivons. Ayant tout construit pour régner dans le faste — Château-Royal, Eglise du Couronnement, Bastion des Pêcheurs et Parlement féérique l'attestent — elle traîne sa misère morale et physique comme un boulet de forçat, ne trouvant plus qu'un air de tzigane famélique pour bercer sa douleur.

J'ai dit à mon grand Hongrois, cicerone improvisé, qui posséda jadis cinq mille hectares et cinq autos, mais qui se contente aujourd'hui du « bus » bleu d'Arena :

— Ami, je suis étonné de la mélancolie générale. En une journée, je n'ai pas eu un rire.

— Et pourquoi voulez-vous qu'ils rient. Ne saurez-vous donc jamais, à Paris, ce qu'est le malheur d'un peuple ?

— Nous l'avons su, plus que vous, peut-être.

— Mais vous l'avez oublié.

— Beaucoup de misère se cache à Paris. Elle s'abrite derrière des façades de joie, la joie de commande qu'il faut verser aux visiteurs étrangers, venus pour se distraire.



Le comte Albert Apponyi, délégué permanent de la Hongrie auprès de la S.D.N.

Photo Excelsior

toujours dit. Dès 1871, le député Iranyi donnait notre protestation nationale contre la blessure qu'on vous faisait au flanc.

« Mais que vous, libérateurs de peuples, deveniez bourreaux, ne fut-ce qu'un instant ; que Trianon soit en France et que la France défende Trianon, voilà qui dépasse notre entendement et bouleverse notre foi en vous. L'intangibilité de ce traité, c'est une menace de guerre pour toujours. Tout le monde sait qu'il est absurde ; que, sous prétexte de satisfaire les nationalités, il retourne seulement la solution. Le Président Masaryk lui-même conviait que l'encouragement des centaines de milliers de protestataires. Mais il ne peut rien sans vous. Nous possédions plus de trois cent mille kilomètres carrés ; il nous en reste moins de cent. Nous étions vingt millions, nous ne sommes plus que huit. L'histoire des nations civilisées ne connaît point d'amputation semblable. Est-ce logique ? Est-ce logique surtout de punir ainsi le seul vaincu qui n'a pas voulu la guerre. Le seul peuple qui n'avait rien à y gagner. Le seul qui avait proclamé : « Je n'ai pas de buts de guerre ». Le seul qui avait pris cette résolution officielle : « Vainqueurs, nous ne demanderons rien ! » Le seul qui, jusqu'à la dernière seconde, par la voix de son grand chef, le comte Tisza, n'a cessé de protester : « Pas de guerre, pas de guerre, pas de guerre ! » Et qui n'a marché que la corde au cou, par loyalisme, pour prouver qu'il ignorait toujours la lâcheté.

— On ne fait pas de sentiment en politique.

— Hélas ! Comme vous, pendant toute notre histoire, nous n'avons fait que cela. Nous nous sommes sans cesse battus pour des idées ou pour des sentiments. Rempart de la Chrétienté contre l'Islamisme, rempart des petits peuples libres contre le despotisme des Habsbourg, il a suffi que Marie-Thérèse, despecte, fasse appel à notre esprit chevaleresque pour que nous la défendions envers et contre tous nos intérêts.

« 1867 ne s'est pas même souvenu de 1848. Par amour des causes perdues, nous n'avons pas profité de Sadowa. 1914, c'est encore la fidélité au serment.

« La parole donnée, au pays de la Sainte Couronne — qui règne sans même ceindre un front royal — c'est mieux qu'un écrit en Allemagne. Ça ne se déchire pas. On souffre, mais on va jusqu'au bout, jusqu'à la mort. Nous n'envisagerions pas l'Europe sans la France millénaire. Pourquoi condamneriez-vous à mourir une Hongrie millénaire, qui a, comme vous, accompli tant d'héroïques folies ?

« Non, la Hongrie millénaire ne mourra pas. Les nations millénaires ne meurent jamais ; elles se transforment, subissent des éclipses de puissance ou de richesse, disparaissent un instant mais reparaissent toujours. La Grèce respire à nouveau. Rome est devenue l'Italie. Et la vieille France continue !

« La Hongrie, plaine d'agriculture renommée, grenier à blé capable de nourrir l'Europe, terre d'élevage et nation de race pure, peut subir les épreuves de sa destinée, elle se relèvera. Chaque homme atterré, y nourrit l'espoir d'un avenir meilleur. Ardents, les Hongrois le désirent prochain. Et c'est là le danger ! L'Italie vient plaider quotidiennement à Budapest, l'ingratitude de l'Entente « qui oublie que Rome a fait la guerre ». L'Allemagne rappelle à son ex-allié la certitude diplomatique de l'assassinat prémédité par le gouvernement serbe d'un archiduc, François-Ferdinand, détesté certes par tous les Hongrois, mais sacré parce que promis à la Sainte-Couronne.

« L'Autriche qui a beaucoup plus besoin de la Hongrie, que la Hongrie de l'Autriche, coule des yeux doux vers son ex-victime et promet une « entente à égalité ».

Le Parlement hongrois, monument colossal et féérique qui domine le Danube, fleuve incomparable. Ph. Vadas Ernő